

Les Fraternités monastiques de Jérusalem Se laisser saisir par l'indicible

Marie-Laure Desangles, fmj,
Liturgie, Foi et Culture,
Bulletin national de liturgie -
Revue de l'Office national de liturgie,
Conférence des évêques catholiques du Canada -
Les liturgies orientales - Les comprendre et s'en inspirer,
Volume, 38, numéro 178, été 2004, pages 35 à 44.

Célébrer l'eucharistie avec les Fraternités de Jérusalem

L'eucharistie dominicale, en l'église Saint-Gervais de Paris, s'ouvre par la psalmodie d'un verset de saint Paul; «*Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ*». À trois reprises, les frères et les sœurs effectuent un geste qui étonne souvent les nouveaux arrivants: ils s'inclinent profondément, en touchant le sol avec leur main droite, puis ils se redressent en faisant un signe de croix. C'est une «*métanie*» (du grec *metanoïa*, qui signifie retournement ou conversion): un geste qui exprime, de façon suggestive, l'humilité en touchant la terre dont nous avons été tirés par le Dieu créateur; un geste aussi de mort-résurrection: on expire en se penchant vers la poussière où nous retournerons et on inspire en étant relevé par la croix du Christ.

Les Fraternités monastiques de Jérusalem ont ainsi intégré dans leur liturgie un certain nombre d'éléments orientaux. Leur fondateur, le Père Pierre-Marie Delfieux, a très vite eu l'intuition qu'il fallait, selon la formule rendue célèbre par le pape Jean-Paul II, que l'Église «*respire avec ses deux poumons*». Sa nouvelle communauté avait non pas à chercher à créer une liturgie nouvelle - qui se serait bien vite démodée -, mais à retourner puiser aux sources de la liturgie de l'Église indivise des premiers siècles, en même temps qu'elle intégrait les apports conciliaires. Tel le disciple du Royaume qui «*tire de son trésor du neuf et de l'ancien*». Car «*la liturgie ne s'invente pas, écrit le P. Delfieux, elle se reçoit. Mais elle se reçoit pour être vécue. Elle est donc enracinée dans toute une tradition et se traduit par une expérience d'où n'est pas exclue une certaine création*»².

La tradition reste le guide qui empêche de verser dans un syncrétisme de mauvais aloi. Les Fraternités de Jérusalem appartiennent à l'Église catholique romaine et célèbrent selon le rite latin. Être sensible à l'apport de la mystique orientale ne signifie pas jouer aux faux orthodoxes. Le schéma des offices demeure donc classique: invitoire, hymne, psaumes, lectures, cantique de Zacharie aux laudes, et de Marie aux vêpres, prière d'intercession. Cependant, quelques petites modifications ou additions suffisent à instaurer un climat spirituel particulier. Comme une lumière changeante révélerait un paysage différent.

Des gestes

Cela se remarque d'abord sur le plan visuel, dès l'entrée dans l'église. Les frères et sœurs ne sont pas assis dans des stalles, se faisant face, comme il est de règle dans la plupart des monastères latins. Ils sont debout dans le chœur de l'église. Leurs silhouettes blanches invitent à regarder Celui vers qui ils sont tournés, le Christ, «*Orient des Orient*», symbolisé par l'autel et la croix, Celui par qui leur vie est orientée. Tous les offices sont chantés debout: c'est pour l'Orient, la position qui manifeste à la fois la condition de ressuscités, à la suite du Christ qui s'est relevé du tombeau, et le signe de l'attente vigilante de son retour.



Procession de l'Évangéliste,
les Fraternités monastiques de Jérusalem,
église Saint-Gervais, Paris.

Comme en Orient aussi, l'attitude corporelle des membres de l'assemblée reste libre. Pas question de demeurer immobile sur sa chaise: il n'y a quelques tabourets. Chacun peut choisir la position qui lui convient, assis par terre ou prosterné, à genoux près du chœur ou debout à côté d'un pilier. Beaucoup se déplacent dans l'église, à commencer par les petits enfants installés devant les frères et sœurs, au pied de l'autel. Dans la liberté des fils qui vivent dans la Maison du Père.

Pour favoriser la participation de tout l'être - et donc du corps - à l'action liturgique: il y a les métanies, l'élévation des mains pour la louange ou l'offrande, les processions pour la Parole ou les oblats. Il y a aussi l'encens dont le thuriféraire honore largement l'autel, les icônes et toute l'assemblée; la lumière qui, tamisée au fond de la nef, inonde le chœur au chant du lucernaire, la flamme des bougies qui palpite devant les icônes. Tous les sens sont sollicités *«car le corps est pour le Seigneur et le Seigneur est pour le corps»* (1 Co 6, 13).

*Tous ces gens vêtus de blanc, qui sont-ils, et d'où viennent-ils?
Ils viennent de la grande épreuve; ils ont lavé leurs vêtements,
ils les ont purifiés dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils se
tiennent devant le trône de Dieu, et le servent jour et nuit dans
son temple.*

Ap 7, 13-15

Icône et Lumière...
dans la nuit du 31 décembre 2003 au 1^{er} janvier 2004
© Fraternités de Jérusalem



Il y a enfin les icônes, comme autant de fenêtres ouvertes sur la gloire du ciel: la grande icône du Christ Pantocrator, derrière l'autel, encadrée par celles de Jean le Précurseur, qui montre l'Agneau de Dieu, et de Marie, tournée vers

son Fils. Au bas des marches de l'autel, on trouve l'icône correspondant au temps liturgique ou à la fête du jour et que l'on peut venir vénérer. Leur présence rappelle la multitude des anges et des saints qui célèbrent avec nous et souligne le caractère eschatologique de la liturgie qui nous permet d'anticiper ce qui sera notre tâche et notre joie pour l'éternité: chanter la gloire de Dieu.

Des chants

Le choix des textes et des chants manifeste aussi le désir de puiser aux richesses de l'Orient et de l'Occident chrétiens. Non pas dans les lectures bibliques, qui suivent le lectionnaire romain, mais dans les textes patristiques ou mystiques qui sont lus à chaque office. À côté des pages classiques et si belles d'Augustin, de Léon le Grand ou de saint Bernard, on peut entendre des Pères grecs ou syriaques, les Pères cappadociens, Athanase ou Chrysostome, Ephrem ou Maxime le Confesseur, et parfois des passages de grands mystiques orthodoxes comme Nicolas Cabasilas ou Seraphim de Sarov.

Notre répertoire de chant, au chapitre de la rencontre avec l'Orient chrétien, doit beaucoup au travail de pionniers qu'ont accompli les moines de l'abbaye de Chevetogne, en Belgique, pour traduire en français la liturgie byzantine. Grâce à eux, nous pouvons chanter des tropaires byzantins, les grandes entrées eucharistiques (l'hymne des Chérubins, l'hymne des présanctifiés), des Trisagion (les acclamations au Dieu trois fois saint) sur les huit tons byzantins ou le grand hymne acathiste marial. Ces chants s'accordent sans difficulté avec le reste de notre répertoire qui puise abondamment dans la *Liturgie chorale du peuple de Dieu*, créée par le dominicain André Gouzes. Ce dernier a été fortement inspiré par les mélodies byzantines et a choisi comme textes de ses hymnes, antiennes et tropaires des versets de l'Écriture ou des Pères. Tous les chants sont interprétés en polyphonie, sans accompagnement instrumental.

Nous avons aussi reçu de l'Orient un souci accru de la louange - la prière universelle prend la plupart du temps la forme de litanies de louange - et de la célébration de l'Esprit Saint. Ainsi, tous les offices commencent par une hymne à l'Esprit, qui peut d'ailleurs être d'origine latine - comme le *Veni Creator* ou le *Veni Sancte* que nous chantons avant les laudes - ou byzantine - comme le Roi du ciel consolateur qui commence en Orient tous les offices et que nous chantons avant l'office du milieu du jour.

Dans les offices quotidiens, un moment synthétise cette part d'innovation et de retour à la tradition de l'Église indivise que nous nous efforçons d'introduire: le lucernaire, que mentionnent déjà les descriptions de la liturgie de Jérusalem laissées par Égérie et qui est attesté dans les grandes liturgies cathédrales du IV^e siècle. Le lucernaire prend place au début de l'office de vêpres, après le chant à l'Esprit Saint et l'hymne, et réunit les rites de l'encens et de la lumière, que le thuriféraire puis la céroféraire viennent tour à tour faire bénir par le président. Pendant l'encensement, sont chantés les stichères du psaume 140 (141): «*Que ma prière vers toi, Seigneur, s'élève comme l'encens, et mes mains devant toi, comme l'offrande du soir.*» Et, pendant que le chœur est illuminé progressivement et que sont allumées les bougies sur l'autel et devant les icônes, le Christ-lumière est célébré avec les paroles d'un chant déjà mentionné par saint Basile dans le Traité du Saint-Esprit: «*Joyeuse lumière, splendeur éternelle du Père, saint et bienheureux Jésus Christ!*»

De quelques célébrations

Au cours du cycle de l'année liturgique, certaines célébrations s'inspirent plus directement de l'Orient chrétien. Pendant le temps de Noël, nous solennisons ainsi, par des vigiles et un abondant recours aux tropaires de la fête, la célébration de la Théophanie qui déploie le mystère de la manifestation du Christ sous ses trois aspects de l'adoration des mages, du baptême au Jourdain et des noces de Cana.

Durant le Carême, nous chantons le Grand Canon pénitentiel de saint André de Crète (VIII^e siècle), «*le chant des larmes*», selon la belle formule du théologien orthodoxe Olivier Clément. Mais cela suppose quelques adaptations, car il ne nous est pas possible de chanter en un seul office la totalité de ce Canon extrêmement long. Nous avons donc choisi d'en prendre quelques strophes, chaque matin, à laudes; cette longue méditation sur les figures bibliques de la pénitence peut être parcourue pendant tout le Carême.

Le Triduum pascal donne aussi l'occasion de chanter quelques beaux tropaires byzantins: «*À ta mystique et sainte Cène...*», pendant l'eucharistie du jeudi Saint; «*Que tout fasse silence*», lorsque le Vendredi Saint on apporte pour la communion les hosties consacrées la veille. Le rite de l'epitaphion, représentant la mise au tombeau du Christ, est ajouté à l'office latin de la croix du Vendredi Saint: un crucifix, posé sur l'autel, est

recouvert d'un linceul, tandis qu'au pied brûlent les vases d'encens et d'aromates. On chante alors le tropaire de Joseph d'Arimatee: «*Donnez-moi le corps de ce pèlerin qui n'a pas de pierre où reposer la tête.*»

Le Samedi Saint - le «*Grand Samedi*», comme dit l'Orient - est célébré l'office de la descente aux enfers. On y chante des psaumes *recto tono*, des tropaires qui déclinent les paradoxes de ce jour: «*Tu es descendu vers la mort, toi l'immortelle Vie*»; on y lit l'homélie du Pseudo-Épiphanes: «*Un grand silence règne aujourd'hui sur la terre, un grand silence et une grande solitude, un grand silence car le roi dort*».

Enfin, pendant la grande octave pascale, on chante, comme méditation de la première lecture biblique au cours de l'eucharistie, les Kondakia de Romanos le Mélode, du IV^e siècle: «*Jour de la Résurrection! Peuples, rayonnons de joie: c'est la Pâque, la Pâque du Seigneur*» où, au fil des odes, la même proclamation retentit sans cesse joyeusement: «*Le Christ est ressuscité des morts, il a triomphé de la mort, il nous délivre du tombeau pour nous donner la vie*».

Dans le cycle hebdomadaire, l'office du dimanche matin est celui qui rassemble le plus de traits byzantins: l'office de la résurrection, appelé aussi office des myrrhophores, qui tôt le matin vient raviver la joie de la résurrection du Christ. Après l'hymne, les psaumes, la lecture patristique, choisis selon cette thématique, un tropaire de la résurrection est chanté sur l'un des huit tons byzantins: «*Ressuscité du tombeau dans la gloire divine, tu as ressuscité le monde avec toi*» ou «*Des enfers où tu descendis, mon Sauveur, tu as brisé les portes*». Le Trisagion reprend ensuite le même ton: ainsi, en deux mois les huit tons sont exécutés et chaque dimanche garde sa couleur propre. L'un des «*onze évangiles*», comme disent les Orientaux, qui découpent ainsi en onze péripécies les finales des quatre Évangiles, du matin de Pâques à la dernière apparition au bord du lac, est proclamé: «*Le Seigneur est Dieu, il nous est apparu. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!*» L'icône de la résurrection, qui est en fait celle de la descente aux enfers, où l'on voit le Christ, foulant aux pieds les instruments de sa Passion, saisir le poignet d'Adam et d'Ève pour les ramener vers la lumière de la vie, est vénérée par tous, pendant que l'on chante les myrrhophores qui «*de grand matin, se hâtaient tout en larmes vers le tombeau*». Après le chant du Notre Père, sur des mélodies russes de Kedrov ou de Bortnianski, l'office se clôt par un triple alléluia pascal.

Du sens

Quel sens prend l'intégration de ces éléments orientaux dans la liturgie d'une communauté comme la nôtre, dont le charisme est de vivre, de prier et de travailler au milieu des grandes villes de notre temps et d'y témoigner du Christ sauveur? On pourrait penser qu'il y a là une démarche un peu passéiste ou désincarnée qui convient mal au XXI^e siècle. L'expérience montre au contraire que cette liturgie peut répondre à la sensibilité et aux attentes de nos contemporains.

Son premier intérêt paraît être d'ordre œcuménique. C'était déjà l'intuition de Dom Lambert Beauduin qui a fondé, dans les années 1920, en Belgique, le monastère d'Amay, qui a été transféré à Chevetogne. Là, des frères vivent en commun la même vie monastique mais ils célèbrent, pour les uns, en rite latin, pour les autres, selon le rite byzantin: pour se retrouver, il faut se comprendre et, pour se comprendre, il faut se connaître. Peut-on prendre connaissance plus intime de l'autre qu'en priant, non seulement pour lui, mais avec lui, comme lui, et en découvrant de l'intérieur les richesses de sa tradition? Nous faisons donc ainsi un pas vers l'Orient et nous apportons notre petite pierre à la construction de l'édifice œcuménique qui, après de notables avancées au siècle dernier, semble aujourd'hui marquer le pas. Sans oublier les beautés de la liturgie latine, nous avons en cela la grâce de goûter aux trésors qu'a conservés cette tradition: un sens plus aigu du mystère, une insistance plus marquée sur les dimensions pneumatologique et eschatologique de la liturgie, une spiritualité plus centrée sur la louange et la contemplation de la gloire de Dieu, une affirmation plus radicale de la vocation de l'homme à la sainteté et de sa participation à la nature divine.

Paradoxalement peut-être, tout cela parle aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui. C'est pourquoi le second intérêt de cette liturgie est d'ordre pastoral. Ni ceux qui entrent par hasard dans l'église, au sortir de la bousculade du métro ou du bruit incessant des automobiles et de la foule, ni ceux qui viennent régulièrement participer aux offices ne sont, sauf exception, assez férus de liturgie pour noter ici telle addition ou là telle inflexion du schéma latin. Ils ne se posent pas ce genre de questions. Dans l'église lumineuse et silencieuse, ils trouvent un climat différent, un lieu où ils peuvent déposer leur fardeau et leur fatigue, où ils peuvent se sentir accueillis, guéris, désaltérés, nourris par Celui qui y habite.

Ce qui les touche d'abord, c'est le silence: chaque office est précédé d'une demi-heure d'oraison silencieuse pendant laquelle tous les frères et sœurs, en coule ou cape liturgique, sont agenouillés ou prosternés dans le chœur. Un silence paisible, habité par la prière, qui permet de s'y glisser pour se refaire au soir d'une journée laborieuse ou dispersée, pour retisser son unité et rejoindre son cœur profond.

La liturgie peut alors s'établir dans la durée: un temps long, qui donne un avant-goût d'éternité, et un rythme lent, pour redécouvrir le poids de chaque minute, le goût de l'aujourd'hui de Dieu. De l'Orient, nous avons retenu la leçon des liturgies longues mais pleines. Chaque action liturgique doit être accomplie avec une présence vraie de chacun à ce qu'il fait; un rythme doit s'établir, sans hésitation ni temps mort. Ainsi, si chaque instant parvient à sa plénitude, C'est parce qu'on y est entièrement présent. La liturgie ne paraît pas «longue»: elle guérit les tentations de dispersion et de fuite en avant. Elle ne paraît pas «lente»: elle apprend la demeure en Dieu.

Par l'importance accordée au corps, la sollicitation des sens convient au citoyen habitué à la richesse et à la diversité des stimulations. En revanche, il peut être rebuté par la sécheresse d'une liturgie - c'est un peu la tentation de l'occident moderne - qui ne s'adresserait qu'à la raison. La sollicitation des sens prend alors une valeur thérapeutique: la lumière agressive des néons laisse place à la flamme vivante des bougies; les parfums exaspérant l'éros sont supplantés par l'encens; les affiches, qui chosifient les corps, laissent place aux icônes qui donnent à contempler un corps spiritualisé et pleinement personnel; l'harmonie des voix qui, dans la polyphonie, s'accordent sans se confondre, efface la cacophonie des mots et des cris qui veulent séduire ou dominer; les paroles humaines, qui souvent se perdent sans écho, se taisent pour que la Parole de vie s'élève. On est déjà là dans l'ordre de ce que l'Orient nomme la transfiguration.

La liturgie peut aider à la guérison et à la réconciliation. Les frères prêtres qui se relaient au bureau d'accueil de l'église pourraient témoigner des conversions que le Seigneur accomplit dans et par la liturgie. Elle fait advenir un rapport nouveau à soi-même qui transforme également la relation avec l'autre. Loin d'enfermer chacun en soi, elle permet de sentir que tous sont tournés vers la même source de vie, participent du même Corps et sont membres de ce Corps. Parce qu'elle a aidé à toucher le Christ, dans sa dimension *mystérique* et ecclésiale, elle permet de repartir dans la cité pour rencontrer le Christ présent dans chacun des visages qui l'habitent.

Spiritualité et mystère

Introduire des éléments orientaux dans une liturgie latine ne revient pas à plaquer sur elle quelques rites étranges, par quelque effet de mode ou de recherche d'exotisme. Ils ne feraient alors que nuire à la cohérence de l'ensemble et introduire une dysharmonie. Cela indiquerait peu de respect pour la tradition ainsi pillée.

Peu importe que tel geste ou tel chant soit adopté. Ce qui dilate l'âme des frères et sœurs qui prient cette liturgie trois fois par jour, tout au long de leur vie, ce qui parle au cœur des laïcs qui viennent célébrer avec eux est la redécouverte d'une spiritualité centrée sur le mystère de Dieu, orientée vers la résurrection et la transfiguration, et qui affirme que l'homme est aimé et créé pour le bonheur, pleinement trouvé en Dieu.

Notes:

¹. Delfieux, Pierre-Marie. «Moine au cœur de la ville», Paris, Bayard, 2003, 303 pages.

². Delfieux, Pierre-Marie. «Liturgies de Saint-Gervais», Sources Vives, no, 70, novembre 1996, page 38.